



Regula SCHATZMANN
Stefanie MARTIN-KILCHER
(red. / Hrsg.)

L'Empire romain en mutation

Répercussions sur les villes dans
la deuxième moitié du IIIe siècle

Das römische Reich im Umbruch

Auswirkungen auf die Städte in
der zweiten Hälfte
des 3. Jahrhunderts



L'Empire romain en mutation - Répercussions sur les villes
dans la deuxième moitié du 3e siècle

Das römische Reich im Umbruch - Auswirkungen auf die Städte
in der zweiten Hälfte des 3. Jahrhunderts

Archéologie et histoire romaine

20

Collection dirigée par
Christophe Pellecier

sous la direction de
Regula Schatzmann, Stefanie Martin-Kilcher

*L'Empire romain en mutation
Répercussions sur les villes romaines
dans la deuxième moitié du 3e siècle*

Colloque International
Bern/Augst (Suisse), 3-5 décembre 2009

*Das römische Reich im Umbruch
Auswirkungen auf die Städte
in der zweiten Hälfte des 3. Jahrhunderts*

Internationales Kolloquium
Bern/Augst (Schweiz) 3.-5. Dezember 2009



éditions monique mergoil
montagnac
2011

Tous droits réservés
© 2011



Diffusion, vente par correspondance :

Editions Monique Mergoïl
12 rue des Moulins
F - 34530 Montagnac

Tél/fax : 04 67 24 14 39
e-mail : emmergoil@aol.com

Référence bibliographique / Zitierweise :

R. Schatzmann, S. Martin-Kilcher (dir.), *L'Empire Romain en mutation – Répercussions sur les villes dans la deuxième moitié du 3ème siècle. Actes du colloque de Berne/Augst 2009* (Archéologie et Histoire Romaine 20), Montagnac 2011.

ISBN : 978-2-35518-017-0
ISSN : 1285-6371

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite
sous quelque forme que ce soit (photocopie, scanner ou autre)
sans l'autorisation expresse des Editions Monique Mergoïl.

Gedruckt mit Unterstützung: Stiftung Pro Augusta Raurica,
Max und Elsa Beer-Brawand-Fonds der Universität Bern

Rédaction : Regula Schatzmann, Stefanie Martin-Kilcher,
Urs Rohrbach

Maquette : Susanna Kaufmann
Couverture : Éditions Monique Mergoïl
Impression numérique : Maury SA
Z.I. des Ondes, BP 235
F - 12102 Millau cedex

Sommaire

Vorwort

Paul Van Ossel

Les cités de la Gaule pendant la seconde moitié du III^e siècle. État de la recherche et des questions9

Christian Witschel

Die Provinz Germania superior im 3. Jahrhundert – ereignisgeschichtlicher Rahmen, quellenkritische Anmerkungen und die Entwicklung des Städtewesens23

Regula Schatzmann

Augusta Raurica: Von der prosperierenden Stadt zur enceinte réduite – archäologische Quellen und ihre Deutung65

Sandra Ammann und Peter-A. Schwarz, mit einem Beitrag von Rudolf Känel

Zeugnisse zur Spätzeit in Insula 9 und Insula 10 in Augusta Raurica95

Debora Schmid, Markus Peter, Sabine Deschler-Erb

Crise, culte et immondices: le remplissage d'un puits au 3^{ème} siècle à Augusta Raurica125

Simon Kramis

La fontaine souterraine de la colonia Augusta Raurica – étude anthropologique des vestiges humains. Rapport préliminaire133

Pierre Blanc, Daniel Castella

Avenches du milieu du III^e au début du IV^e siècle. Quelques éléments de réflexion141

Marcus Zagermann

Une nouvelle fondation vers 300 : Le Münsterberg de Breisach, centre du Kaiserstuhl155

Christian Dreier

Zwischen Kontinuität und Zäsur: Zwei aktuelle Befunde zur Entwicklung der Stadt Metz nach der Mitte des 3. Jahrhunderts167

Jean-Paul Petit

Le développement de l'agglomération secondaire de Bliesbruck (Moselle, F) au III^e et au début du IV^e siècle181

Sommaire

Frédéric Hanut, Jean Plumier Namur (Belgique) : continuité, déclin démographique et repli stratégique d'un petit vicus fluvial à la fin du 3 ^{ème} siècle	201
Raymond Brulet Tournai : de la ville ouverte à la ville fermée	221
Catherine Coquelet Continuités et ruptures urbaines dans la seconde moitié du III ^e siècle en Gaule Septentrionale	235
Christoph Reichmann Der Vicus von Gelduba (Krefeld-Gellep) im 3. Jahrhundert	247
Marc Heijmans Le développement urbain des villes en Gaule Narbonnaise au III ^e siècle	261
Laurent Brassous Les enceintes urbaines tardives de la péninsule Ibérique	275
Axel Gering Krise, Kontinuität, Auflassung und Aufschwung in Ostia seit der Mitte des 3. Jahrhunderts	301
Farbtafeln / planches en couleur	

Les cités de la Gaule pendant la seconde moitié du III^e siècle. État de la recherche et des questions

Paul Van Ossel

Zusammenfassung : Diese Einleitung will die methodischen Fragen ansprechen, die sich bei der Erforschung und Wahrnehmung der Krise des 3. Jahrhunderts in Gallien stellen. Über einen kritischen Umgang mit den vorhandenen Quellen hinaus gilt es, verschiedene mögliche Untersuchungsmodelle in Erwägung zu ziehen und die Bedeutung neuer Ansätze in der archäologischen Städteforschung zu unterstreichen, die die – teilweise gewaltigen – Veränderungen der Städte in einer eher dynamischen Perspektive sehen und in eine diachronische Entwicklung stellen.

La seconde moitié du III^e siècle est une époque-charnière de l'histoire romaine, établissant traditionnellement une césure bien commode entre deux périodes, le Haut et le Bas-Empire. Elle coïncide aussi avec une crise de civilisation qui a affecté peu ou prou tout l'empire, y compris les provinces du nord-ouest des Gaules, les Germanies ainsi que les provinces danubiennes¹. D'innombrables études ont été consacrées à cette secousse identifiée depuis longtemps comme un événement majeur de l'Empire romain, la « *Reichskrise* » de l'historiographie allemande². D'innombrables travaux se sont efforcés d'en déceler les causes, d'en suivre les péripéties et d'en mesurer les effets, immédiats et à plus long terme. Rarement une période de l'histoire aura suscité autant d'intérêt, depuis aussi longtemps et de façon aussi persistante. On pourrait donc croire que tout a été dit à ce sujet. Et pourtant il n'en est rien. Un peu partout on continue à s'interroger sur ce demi-siècle fatidique et sur les vicissitudes qui l'ont accompagné. Un peu partout, on continue à s'interroger sur ses causes et sur sa signification. Rarement, l'étude d'une époque aura vu s'affronter des avis aussi divers et parfois aussi contradictoires. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle suscite encore bien des avis passionnés sur à peu près tous les aspects de la question.

Parmi les nombreuses raisons pouvant expliquer cet état de choses, j'en isolerai deux qui me semblent également déterminantes. La première est la nature et la qualité des sources littéraires qui permettent de restituer la trame des événements et de comprendre le sens des évolutions historiques qui se sont déroulées alors. Malgré leur relative abondance, leur valeur est souvent discutable sinon médiocre et leurs desseins sont rarement dénués d'arrière-pensées, comme cette foisonnante *Histoire Auguste* qu'il

faut décidément lire avec bien des précautions. Plus important, sans doute, est le poids de la tradition historiographique qui a longtemps conduit à peindre les événements de la seconde moitié du III^e siècle sous des couleurs sombres (*Katastrophentheorie*) et à insister davantage sur les ruptures et les preuves de détérioration des situations plutôt que sur les signes de transformation et de continuité³. Il faut dire que cette perception dramatique était en quelque sorte imposée par les auteurs de l'Antiquité, dont certains ont pu penser que l'empire allait disparaître. Ils nous ont en tout cas largement transmis leurs alarmes et notre historiographie a été profondément marquée par leurs témoignages.

La recherche a heureusement évolué et de nombreuses mises au point ont conduit à réviser bien des opinions considérées comme définitivement acquises. Les sources disponibles (littéraires, archéologiques, numismatiques, épigraphiques...) sont désormais considérées de façon plus critique. L'archéologie a joué — et joue toujours — un rôle déterminant dans cet *aggiornamento*. Qui pourrait nier que la multiplication des fouilles archéologiques, entraînée par le nombre croissant des interventions préventives, nous conduit aujourd'hui à jeter un regard plus nuancé sur cette période clé de l'histoire romaine.

Ce colloque est centré sur les villes et leurs évolutions durant la seconde moitié du III^e siècle. Celles-ci ont, il est vrai, focalisé l'attention des historiens en raison des transformations considérables qu'elles connaissent. L'ampleur même de leur métamorphose requiert d'accorder aux questions de méthode une place prépondérante et de soumettre à la critique la façon dont sont interprétées les traces que ces mutations ont laissées, ou n'ont pas laissées, dans le sol.

¹ Cf. parmi les publications récentes : Witschel 1999 ; Modéran 2003 ; Quett 2006.

² Bleckmann 1992 ; Brecht 1999.

³ Pour une approche critique, lire entre autres : Whittaker 1995, 11-20.

Il faut dire qu'il y a de quoi s'interroger. Les destins de villes comme Avenches et Augst, pour se limiter à deux exemples proches, soulèvent chacun à sa manière la nécessité de disposer de solides cadres de réflexion théoriques, quasiment herméneutiques, permettant d'aborder la seconde moitié du III^e siècle avec objectivité ; sans verser pour autant dans un révisionnisme outrancier ou, pire encore, dans le refus de trancher entre des interprétations apparemment antagonistes.

À Avenches, les fouilles réalisées depuis une quinzaine d'années permettent de pondérer le témoignage du Pseudo-Frédégaire⁴, cette source tardive du VII^e siècle longtemps acceptée sans discussion, qui signalait une dévastation de la ville à l'époque de la grande invasion alamane de 259-260. Des fouilles récentes réalisées près du théâtre, sur le site d'*En Selley*, ont révélé la présence inattendue de niveaux postérieurs à 260 qui soulèvent bien de nouvelles questions sur l'abandon progressif de l'habitat du Haut-Empire, son repli vers la région du théâtre, lui-même provisoirement fortifié et, plus globalement, sur l'évolution de la ville à la fin de l'Antiquité⁵. De la même façon, les fouilles du vaste palais de *Derrière la Tour* obligent à reconsidérer le scénario des abandons durant la seconde moitié du III^e siècle⁶. L'abandon de cet imposant édifice est certes avéré, mais il apparaît postérieur à 260, progressif et jalonné par des incendies épars qui ne peuvent être attribués à un événement unique. La fin de cet édifice doit être replacée dans un processus qu'il serait intéressant de préciser à l'échelle de la ville.

De même, les fouilles d'Augst et les études approfondies des vestiges mobiliers trouvés dans les différents secteurs du site montrent que l'évolution de cette ville durant la seconde moitié du III^e siècle fut un phénomène complexe qui ne peut se satisfaire d'une analyse simpliste. Si la vision de l'évolution générale de la ville (avec ses destructions dans la seconde moitié du III^e siècle, l'aménagement d'un refuge provisoire sur le promontoire de *Kastelen*, puis le déplacement de l'habitat vers le site de *Kaiseraugst* au début du IV^e siècle) reste globalement inchangée, les mécanismes des transformations, leur chronologie et les péripéties d'un bout à l'autre de la ville sont suffisamment variés pour interdire toute généralisation abusive. Que l'hypothèse, aujourd'hui abandonnée, d'un tremblement de terre survenu vers le milieu du III^e siècle ait pu être avancée⁷ pour expliquer certaines traces d'effondrement de murs est, en soi, un fait révélateur des interrogations que l'analyse objective des vestiges arché-

logiques soulève. Un intérêt renouvelé pour la période 250-300 s'en trouve pleinement justifié.

Les exemples d'Avenches et Augst apparaissent emblématiques des questionnements que soulève la perception de la « crise du III^e siècle », ainsi que des nouvelles pistes qui s'offrent aujourd'hui pour l'aborder. Ils conduisent à s'interroger sur la situation prévalant ailleurs en Gaule et à dresser un bilan, même succinct, des connaissances sur l'état des villes et des agglomérations durant cette période. Un tel bilan est aujourd'hui plus aisé à établir grâce à plusieurs ouvrages récents (synthèses ou répertoires locaux et régionaux⁸) qui apportent une vision des villes antiques de la Gaule qu'il était bien difficile de dégager, il y a une dizaine d'années encore. En considérant la Gaule dans toute son étendue géographique, ce bilan conduit à faire cinq constats majeurs :

1. La seconde moitié du III^e siècle : un épilogue ou un prologue !

Une première constatation — assez paradoxale — s'impose. Il est rare que la situation des villes et agglomérations durant la seconde moitié du III^e siècle soit traitée de façon spécifique, comme un thème de recherche à part entière, malgré l'importance que cette période revêt dans l'évolution urbaine en Gaule. Les études détaillées sur cette époque restent peu nombreuses, malgré quelques exceptions heureuses⁹. Généralement, la période couvrant les années 250 à 300 de notre ère est évoquée plus ou moins rapidement à la fin d'une présentation de la ville durant le Haut-Empire, ou alors dans le cadre d'études consacrées aux transformations de l'Antiquité tardive. La période qui nous intéresse aujourd'hui n'est donc bien souvent abordée qu'en guise d'épilogue ou de préambule ! Elle ne focalise manifestement pas l'attention. Généralement aussi, les publications soulignent (et regrettent) les lacunes des informations pour la période du III^e siècle, tout en reconnaissant leur caractère névralgique.

2. Un état des villes mal connu dans l'ensemble

C'est là, en effet, le deuxième constat, qui découle directement du premier. En dépit de cas notables (Trèves¹⁰, Amiens¹¹ ou Reims¹²) qui bénéficient de fouilles à la fois

⁴ Pseudo-Frédégaire, MGH, *Chronicarum que dicuntur Fredegarii scholastici*, II, 40 : « Alamanni vastatum Aventicum praevenzione Wibili cuinomento et plurima parte Galliarum in Aetalia transierunt ».

⁵ Blanc, Meylan Krause *et al.* 1999 ; Blanc 2002 ; *Idem* 2004 ; Matter 2010.

⁶ Morel 2010, 231-243.

⁷ Hufschmid 1996 ; pour une datation vers 240-250, voir Schwarz 2004.

⁸ Ainsi, la série des « Cartes archéologiques de la Gaule », publiée sous la direction de Michel Provost, ou encore les « Atlas topographiques des villes de la Gaule méridionale ».

⁹ Par exemple, Fiches (éd.) 1996.

¹⁰ Voir une des dernières synthèses présentées dans le cadre de l'exposition « *La marque de Rome* » à Amiens, en 2004 (Kuhnen 2004, avec biblio).

nombreuses, relativement étendues et correctement réparties sur l'ensemble de l'emprise urbaine, il faut bien avouer que l'état des villes durant la seconde moitié du III^e siècle est encore mal établi tant dans l'ensemble que dans le détail. Les raisons de cette carence sont multiples. Elles peuvent varier beaucoup d'une ville à une autre, mais deux explications se dégagent du lot et semblent communes à la majorité des cas.

2.1. Des données anciennes et une vision partielle

Notre vision des évolutions urbaines dans la seconde moitié du III^e siècle repose en grande partie sur des données anciennes, peu fiables et aujourd'hui peu vérifiables, ce qui a contribué à figer leur interprétation. Cet inconvénient est bien sûr particulièrement sensible quand on veut aborder la question des destructions et des abandons... et de leur signification. Combien de villes sont présumées être détruites ou incendiées lors des invasions sans qu'il soit aujourd'hui possible de vérifier la réalité de ces affirmations¹³.

Plus grave, sans doute, l'image que nous pouvons avoir des villes durant cette période est souvent aussi très partielle, malgré la multiplication des fouilles¹⁴. Celles qui apportent des données utilisables n'ouvrent bien souvent qu'un petit nombre de fenêtres, limitées en surface, à partir desquelles on généralise rapidement et peut-être trop rapidement. L'exemple de Saint-Quentin, parmi d'autres, est éloquent à ce sujet, d'autant plus que la ville est réputée abandonnée au IV^e siècle. En fait, nos connaissances sur la cité antique se limitent à l'assiette urbaine et au tracé (passablement conjectural) du réseau des rues. Aucun édifice public n'est encore localisé et l'habitat, connu principalement par des découvertes anciennes, reste très largement indéterminé¹⁵. Très peu de fouilles apportent quelques informations sur le devenir de la ville au III^e siècle et elles ne permettent guère d'esquisser une vision d'ensemble de la situation¹⁶.

Le cas de Lillebonne, dans la basse vallée de la Seine est tout aussi éclairant. Les connaissances sur la ville antique se limitent à quelques monuments publics (le théâtre et des thermes), deux ou trois parties de *domus*, un fragment de quartier artisanal¹⁷. Les fouilles qui ont révélé des niveaux de la seconde moitié du III^e siècle sont encore

moins nombreuses. Dans un tel cas, on comprendra aisément que le caractère partiel des données est aussi un sérieux obstacle pour apprécier certains épisodes qui pourraient s'avérer importants dans l'évolution d'une ville, comme des reconstructions ou des réaménagements. L'inconvénient joue aussi pour les destructions et les incendies, qui constituent une des traces les plus signalées pour l'époque. Lorsque la mise en évidence de tels incendies repose uniquement sur des indices isolés, livrés par un nombre limité de fouilles, comme à Lillebonne, la question de leur extension se pose inévitablement, et par ricochet aussi celle de leur signification pour appréhender l'évolution de la ville. Peut-on, sur de telles bases, avancer que la cité fut détruite par les pirates saxons et que cette destruction a entraîné son abandon et sa transformation en *castrum*¹⁸ ? Or, seule une connaissance extensive d'une ville permet de comprendre pleinement certaines transformations substantielles. Celles-ci peuvent affecter des quartiers entiers dans le cadre de restructurations majeures. C'est apparemment le cas à Trèves où une vaste dépression, située dans l'angle nord-ouest de la ville, fut comblée au III^e siècle avec les débris de démolition des *insulae* libérées pour la construction des nouvelles infrastructures impériales, pour faire place à de nouveaux quartiers¹⁹. Accessoirement, le transport de remblais à travers la ville de Trèves doit nous inciter à réfléchir sur ces vastes épandages qui recouvrent parfois certains secteurs dans des agglomérations²⁰. Récemment, à Châteaubateau, on a constaté que des états de constructions étaient implantés dans de tels niveaux²¹. Malheureusement, l'arasement stratigraphique ne permet ni de dater précisément ni de comprendre l'organisation de ces états plus récents.

De manière évidente, il y a un lien direct entre le nombre et la qualité des interventions archéologiques et la finesse de la perception des évolutions urbaines. Les situations étant très variées selon les villes et agglomérations, il ne faut pas s'étonner qu'il soit si difficile de dessiner un tableau d'ensemble de l'évolution urbaine à l'échelle de la Gaule, durant cette période. Il est frappant de constater que dans les villes où le dossier archéologique est relativement faible, la présentation de la situation se limite quasi systématiquement à une évocation des événements politiques et des destructions subies en Gaule. Ce cadre de

¹¹ Bayard 2007.

¹² Neiss *et al.* 2007.

¹³ Kuhnen 2004, 69 et 72, note 48 donne un bon exemple des incertitudes que cette situation entraîne.

¹⁴ Un commentaire assez révélateur, que l'on retrouve dans bien des publications sous une forme ou une autre consiste à dire que les informations sont trop limitées pour estimer correctement la portée des changements durant la seconde moitié du III^e siècle, mais que le déclin de l'occupation ne fait guère de doute (cf. J. Le Cloirec 2004, 383).

¹⁵ J.-L. Collart dans Pichon 2002, 378-404. Le récent bilan proposé par Collart 2007, ne modifie pas grand-chose à cet état documentaire.

¹⁶ Pichon 2002, 383 (*rue de l'Arquebuse*) et 386-387 (*place de l'Hôtel-de-Ville*).

¹⁷ Pour un bilan récent sur la ville de Lillebonne, voir M. Provost, dans Rogeret 1997, 325-393.

¹⁸ M. Provost, dans Rogeret 1997, 329.

¹⁹ Kuhnen 2004, 66-69 (avec bibliographie).

²⁰ À Metz, l'hypothèse que des débris d'incendie participaient à la constitution de couches d'épandages est évoquée, cf. J. Demarolle, dans Flotté 2005, 68).

²¹ Pilon 2009, 40-41 et 190-191 (quartier de *La Justice*, phase 5).

réflexion étant posé, la description des trop rares données de fouilles se coule alors dans ce moule formaté par avance.

2.2. Problèmes de taphonomie

Les différences des politiques d'interventions archéologiques ne suffisent en effet pas pour expliquer les difficultés rencontrées pour aborder la seconde moitié du III^e siècle. Des problèmes de taphonomie viennent bien souvent accentuer les lacunes de l'information. La mauvaise conservation ou la non conservation des couches stratigraphiques empêche dans bien des cas de suivre l'évolution, particulièrement pour les états d'occupation les plus récents : par exemple, à Reims, dans la maison de *Nocturnus*, située à l'extérieur de l'enceinte du Bas-Empire²². Cette maison, dont les niveaux supérieurs ont presque entièrement disparu, a révélé cinq phases de construction depuis la seconde moitié du II^e siècle. Les deux dernières (phases 4 & 5) reconnues ne le sont que par des observations très ponctuelles : en plan pour la phase 4, uniquement en coupe pour la phase 5. Toutefois, ces observations sont interprétées comme les indices d'une permanence de la maison « *sans transformations particulièrement importantes* »²³. Or, les niveaux d'occupation de la phase 3 sont datés par de la céramique appartenant à un « horizon chronologique » du troisième quart du III^e siècle. Ils ont livré aussi un *antoninien* indéterminé et une imitation de Claude II *divus* dont la datation est postérieure à 270 et sans doute même aux années 280-290²⁴. Au-delà des discussions sur la chronologie précise de ces monnaies, il apparaît clairement que les deux dernières phases de la *domus* sont postérieures²⁵ aux « invasions » et que les quelques lambeaux stratigraphiques, qui n'auraient vraisemblablement pas attiré l'attention dans le passé, sont des indices crédibles d'une continuité qui ne peut malheureusement plus être appréhendée en raison de la non conservation des niveaux stratigraphiques. Ce problème de conservation est d'ailleurs récurrent à Reims, où il gêne considérablement la perception des phases les plus récentes de la ville, malgré le nombre et la qualité des fouilles. Ainsi en est-il aussi de la maison de *Muranus*²⁶.

Les derniers niveaux datent de la seconde moitié du III^e siècle. Seule la présence de céramique de cette même époque dans l'égout latéral de la rue passant devant la maison suggère que tout ce secteur hors de l'enceinte fut abandonné au Bas-Empire. Mais la disparition des niveaux supérieurs, qui sont aussi les plus récents, laisse planer un doute sur la chronologie précise de l'abandon.

3. Troisième constatation : la pesanteur des invasions du III^e siècle

Le troisième constat amène à considérer le phénomène des destructions et donc inévitablement des invasions. Il est frappant de constater à quel point toute approche des villes gauloises durant la seconde moitié du III^e siècle reste, aujourd'hui encore, dominée par les invasions et leur cortège de destructions et d'incendies. « Invasions », « destructions » et « incendies » sont des phénomènes étroitement liés dans la littérature archéologique, malgré des réserves et des prises de distance de plus en plus nombreuses. Dans certains cas (à Évreux et à Lillebonne, par exemple), le destin des villes durant cette période paraît se résumer à la mention des destructions ou des incendies attribués selon les cas aux invasions des années 250, de 259-260 ou de 275-276. Certaines villes auraient même été détruites à plusieurs reprises entre 250 et 300. Évreux est ainsi signalée comme détruite une première fois lors des invasions « des années 250-260 », puis à nouveau lors de celle de 275-276²⁷. Amiens a révélé les traces de trois incendies, qui l'ont ravagée durant cette période : le premier daté vers 250, le second vers 260 et le troisième vers 275²⁸. Rouen aussi a subi plusieurs incendies dans cette seconde moitié du III^e siècle, qui n'ont malheureusement pas toujours pu être daté avec autant de précision²⁹. En un ou deux endroits au moins, des maisons de Rouen ont été incendiées à deux reprises durant ce demi-siècle³⁰. De tels incendies, attestés parfois par des traces impressionnantes, sont signalés à travers toute la Gaule (par ex. : Arles³¹, Augst³², Beauvais³³, Chartres³⁴, Le Mans³⁵, Limoges, où il serait toutefois accidentel³⁶, Saint-

²² Balmelle, Neiss (dir.) 2003, 8-35.

²³ Balmelle, Neiss (dir.) 2003, 12.

²⁴ Delmaire 1995, 23.

²⁵ La phase 5 est datée du IV^e siècle, cf. Balmelle, Neiss (dir.) 2003, 27.

²⁶ Balmelle, Neiss (dir.) 2003, 36-61.

²⁷ Collectif 1990, 87. Dans de nombreuses villes, les destructions par incendies servent de jalons chronologiques pour mesurer l'évolution urbaine tout au long de l'époque romaine. Ainsi, Tongres avec trois incendies vers 69-70, vers 170 et vers 275 (Vanvinckenroye 1985, 40 et 63 ; Raepsaet-Charlier, Vanderhoeven 2004, 58), ou encore Javols avec deux incendies au début II^e siècle et au début III^e siècle, d'ailleurs considérés comme accidentels (Ferdrière, Ode 2004, 210).

²⁸ A. Dubois, dans Collectif 2004, 172. Binet 2007, 49. Situe entre 260 et 275 l'incendie détruisant les maisons du site du *Palais des Sports*.

²⁹ Lequoy, Guillot 2004, 70.

³⁰ Lequoy, Guillot 2004, 131 (*place de la Cathédrale*) et 134 (*allée Eugène Delacroix*).

³¹ Heijmans 2004, 23 et suivantes.

³² Schwarz, Schaub 1990 ; Schwarz 1996 ; 2002 ; 2004, 355-359. Cf. Ammann, Schwarz dans ce volume.

³³ Fouilles en cours dans le *Palais épiscopal* (renseignements P. Bertin, Inrap).

³⁴ Informations inédites. Cf. aussi Beranger, Sellès, à paraître.

Quentin³⁷, Tongres³⁸) et sont habituellement liés aux troubles et aux invasions de la seconde moitié du III^e siècle.

Inversement, des villes comme Aix-en-Provence³⁹, Alba⁴⁰, Bavay⁴¹, Carhaix⁴², Feurs⁴³, Jublains⁴⁴, Martigny⁴⁵, Nîmes⁴⁶, Reims⁴⁷, Senlis, Vienne/Saint-Romain-en-Gal⁴⁸, Vieux⁴⁹, mais aussi des agglomérations plus modestes comme Châteaubleau ou Genève⁵⁰ ne présentent pas de traces généralisées de destructions dans la seconde moitié du III^e siècle. Des traces limitées peuvent certes avoir été observées par endroits, mais elles ne sont pas considérées comme la cause des abandons ou des transformations qui suivent (ainsi à Fréjus⁵¹ ou à Aix-en-Provence⁵²).

Les effets des invasions ne se limitent sans doute pas aux incendies, mais le caractère systématique avec lequel les invasions et les incendies qui leur sont imputés sont mis en avant pour expliquer le déclin des villes à la fin du III^e siècle ne doit pourtant pas conduire à surestimer leur importance, ni d'ailleurs à méconnaître leur réalité. Paradoxalement, l'archéologie des invasions est aujourd'hui dépréciée, malgré leur place dans l'historiographie de la seconde moitié du III^e siècle. Ce dossier mérite pourtant d'être réinvesti à la lumière des nouvelles orientations et des progrès de la recherche⁵³. L'opinion qui considère l'examen de telles traces comme une perte de temps, mar-

quant aussi une tendance dépassée de la recherche, escamote en fait les questions de fonds, qui portent sur les causes des changements observés dans les villes, les agglomérations comme les habitats ruraux. La question ne peut pas être évacuée aussi simplement. Proclamer qu'il n'existe guère de possibilité pour lier une couche de destruction ou d'incendie, un dépôt d'objets ou encore un trésor monétaire avec un quelconque événement signalé par les sources littéraires entre 233 et 274⁵⁴ paraît excessif et revient à nier les ressorts méthodologiques de l'archéologie. En fait, la question des « invasions » agit comme un bon révélateur des changements de perspective de la recherche archéologique. Manifestement, la position personnelle des chercheurs face à cette question exerce une influence sur la manière dont la période 250-300 est abordée par les uns et les autres. Si certains attribuent toujours à cette question une importance prépondérante dans l'évolution des villes, beaucoup d'autres en revanche, influés par leurs travaux de fouille, affichent une réserve qui va croissant.

Les révisions se sont exercées dans deux directions conjointes et elles ont conduit à rompre le lien quasi mécanique qui depuis longtemps était établi entre *invasions* et *incendies*, d'une part ; entre *invasions* et *trésors*, d'autre part. Plusieurs facteurs expliquent cette évolution. Les

³⁵ *Domus de la place des Halles*, incendiée et abandonnée à la fin du III^e siècle, sans que cet incendie puisse être généralisé à toute la ville, ni que sa chronologie puisse être mis en relation avec un événement historique précis (Deschamps, Vaginay 1990, 80).

³⁶ Demoule (dir.) 2004, 145.

³⁷ Cf. note 15.

³⁸ Vanvinckenroye 1975, 44 (mention de traces localisées d'incendie, mais rien n'indique une destruction généralisée) ; Raepsaet-Charlier, Vanderhoeven 2004, 58 : « *La couche d'incendie est presque entièrement érodée, mais des restes en subsistent dans le comblement de fosses, fossés et caves. En outre, quelques rares fragments de murs encore conservés portent des traces de cet incendie* ». Les fouilles récentes de la basilique Notre-Dame ont également révélé des traces de cet incendie (Arts, Vanderhoeven, Vander Ginst, Vynckier 2009).

³⁹ Guyon *et al.* 1998.

⁴⁰ Dupraz 2004, 352.

⁴¹ Delmaire 2004, 369 ; Loridant 2004, 77 ; Loridant, Louvion 2007, 89-90.

⁴² Le Cloirec 2004.

⁴³ Lavendhomme 1997, 96-122 ; Valette 2004. Le déclin de la ville, perceptible dès avant le milieu du III^e siècle, est attribué traditionnellement à son rattachement à la nouvelle cité de Lyon.

⁴⁴ Naveau 2004. Les fouilles n'ont pas révélé de traces de destructions violentes datables de la seconde moitié du III^e siècle. La désaffection de Jublains serait liée plutôt à la disparition de la cité des Aulerques Diablintes, réunie à celle des Aulerques Cénomans. L'abandon de certains quartiers commence en fait tôt, dès la seconde moitié du II^e siècle et traduit selon l'auteur « *l'ambition excessive du projet d'urbanisme plutôt que l'amorce d'un déclin fatal* » (p. 435). Les véritables symptômes de la crise n'apparaissent qu'à partir de l'extrême fin du III^e siècle (inachèvement de la muraille autour de la forteresse).

⁴⁵ Wiblé 2004, 455.

⁴⁶ Fiches (dir.), Veyrac (dir.) 1996 ; Monteil 1999.

⁴⁷ Neiss 2007.

⁴⁸ Heijmans 2004, 31-32.

⁴⁹ Vipard 2002 ; Fichet de Clairfontaine, Delaval, Hincker, Le Maho 2004, 145-146 ; Vipard 2006, 33-34.

⁵⁰ Bonnet, Peillex *et al.* 2009, 121. Les traces se limitent à quelques éléments de torchis brûlé mêlés à des remblais amenés pour l'aménagement de terrasses qui bouleversent totalement la topographie de la colline. En revanche, « *des couches de destruction et des restes d'un incendie ont été observées dans le quartier du port* » (*Idem* 123).

⁵¹ Rivet, Brentchaloff, Roucole, Saulnier 2000, 483.

⁵² Nin 1996, 151.

⁵³ Et il l'est d'ailleurs, comme le montre le récent réexamen des données de fouilles du *castellum* de Niederbieber, si longtemps considéré comme l'exemple emblématique des destructions causées par les invasions barbares de 259-260 (Heising 2010). Ce réexamen oblige à reconsidérer tant la chronologie des destructions et de l'abandon final que les circonstances ainsi que les protagonistes de ces événements et, par conséquence, la chronologie des céramiques participant à la définition du célèbre « *horizon Niederbieber* ».

⁵⁴ Bernhard 2006, 21.

premiers résultent d'observations de terrain, faites à l'occasion des fouilles dans les villes et dans des agglomérations. D'autres sont le fruit d'une meilleure connaissance des mobiliers et en particulier des monnaies.

- Sur le terrain, des traces d'incendies destructeurs ont été observées à d'autres moments, entre le début du I^{er} siècle et le milieu du III^e siècle (par exemple à Arles⁵⁵, Autun⁵⁶, Tongres⁵⁷, Amiens⁵⁸, Chartres⁵⁹, Lillebonne⁶⁰, Rouen⁶¹, Fréjus⁶², Genève⁶³). Si dans certaines régions, dans le nord-ouest et le nord-est de la Gaule, un lien de causalité a été établi avec tel ou tel événement historique (l'invasion des Chauques à Tongres ; la révolte de *Clodius Albinus* à Rouen et Lillebonne), un tel lien n'est guère envisageable dans la majorité des autres cas. Plus concrètement, ces traces d'incendies permettent de prendre la mesure de la calamité que représentait le feu dans des villes construites en grandes parties en matériaux périssables et donc aisément inflammables. Les sources historiques s'en font d'ailleurs régulièrement l'écho. L'Histoire Auguste, pour ne citer qu'elle, signale ainsi dans la *Vita Antoninus* (IX, 1-2) les incendies qui ravagèrent les cités de Rome, Narbonne, Antioche et Carthage sous le règne d'Antonin le Pieux, parmi d'autres catastrophes naturelles ou accidentelles (comme l'effondrement d'un monument, une crue, un tremblement de terre). Les risques d'incendie sont de fait considérables : chute de foudre, activités artisanales dans les maisons, usage courant de braseros pour se chauffer, de lampes à huile et de chandelles pour s'éclairer, mais aussi les risques d'auto-combustion des grains dans les greniers à céréales insuffisamment ventilés⁶⁴. Seul le contexte historique dramatique de la seconde moitié du III^e siècle explique dans bien des cas l'association systématique qui est faite entre tel ou tel événement dramatique et sa cause supposée.

- D'un autre côté, une connaissance plus pointue des mobiliers a permis de revoir les datations des niveaux strati-

graphiques de la seconde moitié du III^e siècle. Les changements sont venus autant des céramologues que des numismates. La constitution de référentiels de céramiques régionaux et locaux, fondés sur des enchaînements d'ensembles fiables de formes et de productions, débouche progressivement sur une plus grande finesse des datations. Celles-ci permettent de dépasser les approximations chronologiques et donc de mieux appréhender les rythmes de l'occupation. Si les avancées dans la connaissance des céramiques du III^e siècle ont été considérables ces dernières années, elles n'en demeurent pas moins étroitement conditionnées à la chronologie des monnaies, qui fournissent les éléments les plus précis de chronologie absolue pour la période. D'où l'importance des travaux des numismates, qui, eux aussi, ont profondément revu leurs connaissances et leurs datations des émissions monétaires, en particulier des imitations. La mise en évidence de frappes d'imitations radiées longtemps après la fin de règne des empereurs ou usurpateurs dont ils imitent les effigies a conduit à des révisions remarquables dans la chronologie des trésors mais aussi dans la compréhension de la circulation monétaire. Depuis peu aussi, les problèmes d'usure des pièces sont pris en considérations⁶⁵.

- Une des conséquences les plus remarquables de ces révisions est de rompre le principal lien qui associait systématiquement les trésors monétaires et leur distribution en Gaule aux invasions germaniques. Le chemin a été long, mais l'interprétation univoque des trésors monétaires et de leur distribution dans les provinces gauloises, telle qu'elle a été élaborée par Adrien Blanchet en 1900⁶⁶ puis rappelée encore par lui en 1936⁶⁷, n'est plus acceptée aujourd'hui en l'état. Une plus grande prudence s'est imposée. Les numismates ont fait la distinction entre les trésors de thésaurisation (qui sont aussi les plus nombreux) et les trésors de circulation. Des explications alternatives ont été avancées pour la grande majorité des

⁵⁵ Quartier de l'*Esplanade*, détruit par un incendie vers 190 (cf. Heijmans 2004, 29).

⁵⁶ Incendie d'une *domus* vers la fin du règne d'Auguste, cf. Bet 2007, 184.

⁵⁷ Vers 69/70, puis vers 150/170 (Raepsaet-Charlier, Vanderhoeven 2004, 52 et 58).

⁵⁸ Binet 2007, 49.

⁵⁹ Le quartier de la *Place des Épars* subit un incendie au cours de la première moitié du II^e siècle. Un nouvel incendie ravage le quartier dans le courant du III^e siècle (Cf. Beranger, Sellès, à paraître).

⁶⁰ Habitat du II^e siècle détruit par un incendie dans le quartier de Clairval (Rogeret 1997, 375).

⁶¹ Lequoy, Guillot 2004, 119 : *rue des Arsins* (vers 190-210) ; 130 : *place de la Cathédrale* (vers 190-210) ; 141 : *Espace du Palais* (vers 150-175) ; 150 : *place du Général de Gaulle* (début III^e siècle) ; 156 : *place de la Haute Vieille Tour* (début III^e siècle) ; 170 : *rue Jeanne d'Arc* (vers 120).

⁶² Rivet et al. 2000, 196. *Place Formigé, domus* (maison VIII A-30), détruite par un incendie dans les années 65-70.

⁶³ Bonnet, Peillex et al. 2009, 91. L'incendie, daté vers 50-60 après J.-C., a laissé des traces impressionnantes dans le quartier sous l'actuelle cathédrale Saint-Pierre et peut-être aussi dans le quartier du port situé aux pieds de la colline. Elles suggèrent un feu assez étendu, mais néanmoins pas généralisé, puisque la partie occidentale de la colline ne fut pas touchée. L'absence de mobilier sous les parois renversées écarte aussi toute idée de destruction inopinée et suggère plutôt une destruction volontaire. Dans la mesure où cet événement précède une réorganisation complète du noyau urbain, on peut se demander s'il ne s'agit pas aussi d'une manière de dégager un espace de ses constructions condamnées.

⁶⁴ Delmaire 1995, 25.

⁶⁵ Pilon 2011 reprenant et amplifiant une démarche initiée par Jacques Meissonnier (Meissonnier 2000).

⁶⁶ Blanchet 1900.

⁶⁷ Blanchet 1936, 1-70 et 205-213.

trésors, qui prennent en considération les phénomènes monétaires dans leur durée et leur contexte particuliers. On comprend mieux désormais que « *la dévalorisation officielle, en 282-283, du monnayage de l'ex-empire gaulois a conduit à l'enfouissement d'un nombre considérable de dépôts de la part de propriétaires peu désireux d'échanger leurs économies dépréciées contre des aureliani post-réforme à un taux certainement dérisoire pour eux* »⁶⁸. On mesure maintenant aussi que ce phénomène s'est poursuivi longtemps et que des imitations radiées ont été frappées jusqu'en 296 ou 297 au moins, et peut-être jusque vers 310⁶⁹.

Ces prises de conscience expliquent sans nul doute la circonspection avec laquelle les effets des invasions sont désormais perçus. À Trèves, par exemple, les destructions des Germains, qui, dans les années 1950-1960 encore, prévalaient systématiquement, sont maintenant considérées avec une plus grande prudence et l'on se plaît à souligner que les fouilles nouvelles n'en révèlent pas de traces⁷⁰. Plus symptomatique encore des doutes qui parcourent les milieux scientifiques aujourd'hui est le cas de Tongres, dont la stratigraphie est traditionnellement jalonnée par trois incendies associés, pour le premier, à la révolte de *Civilis* à la fin du I^{er} siècle, pour le second, aux invasions des Chauques à la fin du II^e siècle et pour le troisième, à l'invasion de 275-276. Ce dernier incendie, en particulier, rencontré encore lors des fouilles récentes de la basilique et bien documenté à cette occasion, est malgré tout interprété avec beaucoup de précautions⁷¹.

Ces réserves devant l'explication de phénomènes dramatiques, dont l'étendue reste difficile à appréhender à l'échelle d'une ville, sont une tendance récente de la recherche. Il est clair que les plus prudents parmi les archéologues se gardent désormais d'attribuer sans preuves la fin violente d'une habitation ou d'un quartier à telle ou telle invasion, comme cela s'est longtemps fait. En l'absence d'indices de datation plus précis et de rela-

tions stratigraphiques évidentes, les archéologues ont appris à se méfier des liens de causalité apparemment évidents. De quand datent les traces de rubéfaction observables sur les maçonneries d'un mur ? De telles traces peuvent être anciennes et n'avoir aucun rapport avec la fin d'une occupation⁷².

4. Quatrième constat : un fléchissement de la ville romaine en Gaule ?

Au-delà des discussions sur les causes immédiates des transformations urbaines, on s'interroge toujours beaucoup sur la signification plus générale d'une certaine déprise de la ville au III^e siècle. C'est ainsi qu'à Fréjus les auteurs de l'« *Atlas topographique* » de la ville se sont interrogés sur le petit nombre de monnaies datant entre 270/273 (Claude II) et 317/334 (Constantin), ainsi que sur la faiblesse des couches du III^e siècle, y compris dans les quartiers situés au centre de la ville antique⁷³. Quel sens, en effet, donner à ces lacunes, alors qu'aucune cause taphonomique, comme une érosion des niveaux les plus récents, ne paraît devoir être envisagée ? Faut-il considérer ces observations comme les indicateurs d'une « *absence de travaux de construction* », d'une certaine « *désaffection de la ville* », ou plutôt d'un « *nettoyage systématique des niveaux d'occupation* »⁷⁴ ? Mais dans ce cas, l'absence de niveaux du III^e siècle ne serait-elle pas plutôt, au contraire, le signe d'une continuité d'occupation de la ville, sans évolution majeure, dans un contexte monétaire caractérisé par une certaine atonie de la circulation des frappes officielles et une faible circulation des imitations radiées dans un territoire qui n'avait pas été impliqué dans la sécession de Postume et ses successeurs ? Autant de questions posées, restées sans réponse pour l'instant.

⁶⁸ Estiot 2006, 225, note 44. D'autres explications ont été avancées pour certains trésors qui pourraient correspondre à des offrandes votives (trésors de Landstuhl et de Spesbach, enfouis dans un marais, cf. Bernhard 2006, 21).

⁶⁹ Gricourt 2009, 630-631.

⁷⁰ Kuhnen 2004, 66.

⁷¹ Raepsaet-Charlier, Vanderhoeven, 2004, 58 et 482. La prudence est évidente dès lors qu'il s'agit de désigner les responsables de cet incendie.

⁷² Des observations analogues ont été faites aussi dans les habitats ruraux. Ainsi, dans la *villa* de Hamois (*le Hody*) en Belgique, les murs de la cave étaient rubéfiés alors même que le comblement, datable de la seconde moitié du III^e siècle, ne contenait ni charbon de bois ni traces de rubéfaction (Van Ossel 1980).

⁷³ À Fréjus, les sites montrant des destructions datées de cette époque sont peu nombreux. Outre les destructions des maisons le long du *decumanus*, la « *crise du III^e siècle* » est illustrée principalement par un hiatus de monnaies sur une période s'étalant entre 270/273 (Claude II) et 317/334 (Constantin) dans deux ensembles monétaires provenant de la ville. Selon les auteurs, la coïncidence entre les deux phénomènes peut être trompeuse car les couches archéologiques de cette époque sont mal connues et peu explicites, « *ce qui pourrait traduire une désaffection assez importante de certains quartiers à moins qu'il ne s'agisse à la fois d'une absence de travaux et d'un nettoyage systématique des niveaux d'occupation* » (Rivet, Brentchaloff, Roucole, Saulnier 2000, 483).

⁷⁴ *Idem*.

Les questions posées à Fréjus renvoient inmanquablement à un modèle déjà assez ancien, proposé au début des années 1980, celui d'un fléchissement de la ville gallo-romaine dès la première moitié du III^e siècle ou même dès la fin du II^e siècle⁷⁵. L'affirmation d'une « crise urbaine » en Gaule repose sur l'observation de l'abandon précoce de certains quartiers périphériques, mais aussi sur l'absence de nouvelles constructions de l'Antiquité tardive à leur emplacement. Ces vingt dernières années, des observations croissantes ont contribué à diffuser largement cette hypothèse que l'on considère désormais comme une évolution majeure des villes antiques en Gaule. Elle est évoquée aussi bien dans les provinces du nord et de l'est de la Gaule (par exemple à Bavay⁷⁶, Metz⁷⁷, Paris⁷⁸) qu'en Narbonnaise où les abandons de quartiers périphériques des grandes villes commencent souvent tôt, dès la fin du II^e siècle, révélant une évolution de fond qui dépasse la période troublée du III^e siècle⁷⁹. L'évidence d'une telle crise n'est pourtant pas acceptée unanimement par tous, y compris par ceux qui ont contribué à en proposer l'idée⁸⁰, car les indices manquent souvent de précision pour affirmer, sinon la banalité d'un fléchissement urbain en Gaule, du moins sa progressivité à l'échelle de chaque ville. Il est en effet difficile d'être certain qu'un espace urbanisé se rétrécit tout au long du III^e siècle, dans un mouvement à la fois progressif et continu. Dans sa thèse soutenue en 2005, Michel Kasprzyk écarte ainsi, pour Autun, « l'idée d'un mitage progressif de la trame urbaine⁸¹ » à partir du début du III^e siècle. Pour lui, la rétraction de l'espace urbain est un phénomène beaucoup plus brutal et commencerait seulement durant le dernier tiers du III^e siècle, entraînant l'abandon de près de 50 % de la superficie de la ville⁸². Il y voit la conséquence du siège et du sac de la ville par les troupes de Victorin, venu punir les habitants d'Autun de leur « mauvais » choix politique. Mais ses propositions peuvent être débattues en raison du caractère ponctuel des informations sur la majorité des îlots et aussi de difficultés chronologiques.

Des observations récentes, trop partielles encore pour être généralisées sans précaution, laissent penser que certains de ces abandons ont pu être compensés dans quelques villes par le développement ou la création d'un nouvel habitat dans des secteurs peu lotis jusqu'alors. Le fait est avéré à Trèves, où de nouveaux quartiers se développent à l'emplacement de cette ancienne dépression, déjà signalée, comblée dans l'angle nord-ouest de la ville. Un phénomène analogue a pu être observé récemment dans une agglomération beaucoup plus modeste, à Châteaubeau. Les fouilles montrent que l'abandon du quartier nord-ouest coïncide apparemment avec le développement d'un nouveau quartier au sud du sanctuaire marquant le centre de l'agglomération⁸³. D'autres modifications dans l'organisation du sanctuaire entraînent la création vers le début du III^e siècle d'encore un autre quartier, au nord-est de l'*area sacra*, à l'emplacement de terrains libérés par la restructuration des limites de l'enclos sacré.

De tels exemples soulèvent inévitablement la question des dynamiques et des mobilités urbaines, qu'il faut sans doute étudier dans la perspective d'une évolution dont les racines plongent jusqu'à la fondation des villes. En dépit des lacunes de la documentation, c'est ce que suggère fortement le cas d'Autun, évoqué plus haut. C'est aussi le sens des interrogations posées par Jacques Naveau à propos de Jublains⁸⁴ quand il se demande s'il ne faudrait pas déconnecter l'abandon de certains quartiers périphériques à partir de la fin du II^e siècle des événements de la seconde moitié du III^e siècle. Ne faudrait-il pas, effectivement, voir dans ces abandons plutôt le signe de « l'ambition excessive du projet d'urbanisme du I^{er} siècle plutôt que l'amorce d'un déclin fatal »⁸⁵ ? Reste à expliquer les causes de l'essoufflement de la cité. Mais ceci est un autre débat⁸⁶. Il n'en reste pas moins que l'hypothèse est séduisante et qu'elle trouve un pendant convaincant dans l'évolution de l'habitat rural de la Gaule romaine, qui révèle une tendance similaire à une réorganisation des espaces occupés durant les III^e et IV^e siècles⁸⁷.

⁷⁵ Bayard, Massy 1982, 5-26. À Aix-en-Provence, on parle plutôt de « délaissement ».

⁷⁶ Loridant, Louvion 2007, 89-90.

⁷⁷ Flotté 2005.

⁷⁸ Busson 1998, 76.

⁷⁹ Heijmans 2004, 33-34.

⁸⁰ Par exemple, Bayard 2004, 163-164.

⁸¹ Kasprzyk 2005, 101.

⁸² Kasprzyk 2005, 137.

⁸³ Pilon 2009, 193-194.

⁸⁴ Naveau 2004, 435-438.

⁸⁵ *Idem*, 435.

⁸⁶ Cf. N. Gauthier, dans Ferdière (éd.) 2004, 317-326, qui envisage différentes explications. De son côté, P. Vipard (Vipard 2006) met en avant pour la ville de Vieux un déclin par paliers faisant alterner des phases assez lentes et des brusques accélérations, mettant en œuvre des causes variables.

⁸⁷ Van Ossel 2003 (2010). Une telle tendance a également été mise en évidence dans l'occupation interne du camp militaire d'Oudenburg (Vanhoutte 2007).

5. Cinquième constatation : la transformation des villes

Tous ces exemples montrent autant l'importance de la période 250-300 que l'intérêt de considérer la ville dans la diachronie et la continuité. C'est sans doute aujourd'hui une grande banalité de le dire, mais le devenir des villes gauloises s'intègre dans un processus de transformation urbaine à long terme, couvrant toute l'époque romaine. Si un peu partout, on peut effectivement constater des ruptures plus ou moins brutales, celles-ci doivent toutefois être envisagées dans le cadre d'une transformation dynamique du paysage urbain et des sociétés qui les ont façonnées.

Les transformations des villes durant l'époque romaine font depuis longtemps l'objet d'une attention soutenue de la part des archéologues. Les contributions de cet ouvrage exposent différents aspects de la question et il semble inutile de s'étendre davantage sur les mutations qui se manifestent aux III^e et IV^e siècles. Il suffit sans doute d'en rappeler les principales : les changements de nom et de statut accompagnant des transferts de l'habitat et du pouvoir administratif ; la construction d'enceintes et la transformation des anciens quartiers situés désormais hors les murs ; le maintien des lignes directrices de la trame urbaine, avec toutefois des indications de polarisation accompagnant le délaissement de certains quartiers ; le changement d'affectation de certains monuments publics, l'abandon et le démantèlement de nombreux autres ; les déplacements des zones funéraires ; l'apparition progressive des lieux de culte chrétien. Si les traits généraux de ces évolutions ont déjà été décrits à plusieurs reprises, il reste en revanche souvent plus délicat de suivre chacun des processus dans le détail, de dater exactement chacune de ses étapes, de comprendre ses enchaînements. Cela justifie amplement de focaliser, autant que faire se peut, l'attention sur la seconde moitié du III^e siècle, qui coïncide souvent avec les prémices des changements. Quelques exemples suffisent sans doute pour illustrer l'intérêt de la démarche.

5.1 L'abandon des monuments publics

Entre la désaffectation (quand précisément ?, pourquoi ?) et le démantèlement, il y a parfois des étapes intermédiaires (comme un changement d'affectation) qui restent souvent difficiles à comprendre et qui pourtant nous apprendraient beaucoup sur les vicissitudes locales. Ainsi en est-il des théâtres. À Autun, la découverte des moules monétaires du III^e siècle dans le théâtre pourrait indiquer que celui-ci accueillait alors un atelier de (fausses) monnaies, idée que paraît renforcer la découverte de témoins indiquant la présence d'un atelier de tabletier⁸⁸. Signifie-t-elle pour autant que l'édifice ne servait plus pour des spectacles ou n'a plus servi comme tel une fois le calme revenu ? Le devenir des centres civiques soulève les mêmes questions. Le devenir du *forum* d'Amiens (avec de nouvelles affectations dès la première moitié du IV^e siècle), de celui d'Autun (qui reste peut-être en état jusqu'à l'époque valentinienne ?) et de celui de Bavay (transformé en forteresse) prend dans chaque cas des voies qui semblent différentes et qui sont sans doute étroitement liées au destin de chaque cité.

5.2 Le démantèlement des quartiers abandonnés

Un autre processus intéressant à étudier est le démantèlement des quartiers abandonnés. Des traces de démontage et de récupération systématique des matériaux de construction ont en effet été observées dans plusieurs agglomérations⁸⁹. Ces démontages peuvent affecter indifféremment une *domus* isolée au sein d'une *insula* ou un quartier, voire plusieurs quartiers. À Rouen, les fouilles de la *rue Jeanne d'Arc/place Foch*⁹⁰ ont montré qu'une partie des maçonneries de la *domus* (du moins ce qui était récupérable après un incendie) a été démontée dans le dernier quart du III^e siècle, tandis que les boutiques et les habitations à vocation artisanale qui l'entourent sont restées occupées jusque dans le premier quart du IV^e siècle. À Reims, les fouilles de la *rue de Venise*⁹¹, à l'extérieur de l'enceinte du Bas-Empire, ont montré que l'abandon de ce secteur de l'ancienne ville n'était pas dû à l'incendie dont

⁸⁸ Kasprzyk 2005, 107.

⁸⁹ Celles-ci sont notables surtout dans les villes qui connaissent les transformations les plus radicales, accompagnées de la disparition de quartiers entiers à la suite d'une réduction de l'emprise urbaine ou d'un changement d'emplacement, entraîné par la construction d'un *castrum*. Les communications présentées lors du colloque de 2003, consacré aux « *Capitales éphémères* », se sont longuement penchées sur ces villes (cf. Ferdière [éd.] 2004).

⁹⁰ Renseignements inédits de Marie-Clotilde Lequoy, que je remercie chaleureusement. Cf. aussi : Lequoy, Guillot 2004, 166-174.

⁹¹ Rollet, Balmelle, Berthelot, Neiss 2001, 55-57.

quelques traces ont été observées, mais qu'il s'était fait de façon ordonnée et s'était accompagné du démontage et de la récupération systématique des matériaux de construction de l'ensemble du quartier. Les incertitudes portent plutôt sur la durée de l'épisode. Les mêmes observations, les mêmes traces de démontage, systématique et organisé, ont été observées à Auxerre (site *Vaulabelle*), dans les quartiers de la ville basse délaissée pour le *castrum* perché sur une colline dominant la vallée de l'Yonne. Un dépôt de blocs et d'éléments d'architecture était resté sur place, prêt pour leur expédition et leur réutilisation dans un autre cadre. Les conditions dans lesquelles ces récupérations se sont opérées frapperont peut-être davantage si on sait que certains de ces remplois ont selon toute vraisemblance été utilisés dans des *villae* de la périphérie de la ville, comme à Escolives-Sainte-Camille, où ils ont servi à l'édification d'une nouvelle installation de bains⁹². L'organisation de tels chantiers de « déconstruction » est une réalité encore peu étudiée, bien que ses traces soient aisément repérables par l'archéologie. Elle soulève aussi la question du devenir des espaces ainsi « délaissés ». Que deviennent-ils ? On est encore mal renseigné à ce sujet, davantage peut-être dans les premiers temps (au IV^e siècle) que pour les époques suivantes.

5.3 Gestion des ordures urbaines et analyse stratigraphique

Les mutations perceptibles dans la gestion des ordures soulèvent d'autres questions, étroitement liées à l'interprétation des couches archéologiques. L'absence d'entretien des caniveaux longeant les portiques et les rues à partir de la seconde moitié du III^e siècle est interprétée tantôt comme un simple changement dans la gestion des déchets urbains, à côté de la réapparition des fosses et dépotoirs (ainsi à Autun⁹³), tantôt comme un signe d'abandon définitif en l'absence d'autres indications stratigraphiques (à Reims, maison de *Muranus*)⁹⁴. La question est liée aussi à l'abandon des dépotoirs situés dans la périphérie des villes⁹⁵, à l'apparition des « terres noires »⁹⁶, ainsi qu'à la question, plus méthodologique, de l'interprétation des couches de remblais qui scellent les occupations du I^{er} au III^e siècle. Une meilleure compréhension des processus de

transformation est rendue possible par l'affinement continu des méthodes de fouilles et par un intérêt de plus en plus marqué pour la formation des couches archéologiques et la taphonomie en général. La généralisation, dans les méthodes d'enregistrement de terrain, des principes d'analyse stratigraphique élaborés à la fin des années 1970 en Angleterre⁹⁷, s'est traduite par une réflexion sur l'origine de chaque couche, sa constitution et sa signification dans la séquence stratigraphique. C'est peut-être une évidence de dire qu'on ne peut confondre un remblai avec une couche de destruction ou d'abandon et encore moins avec une couche d'occupation ou d'utilisation. Pourtant, on ne peut être que frappé, à la lecture de certains ouvrages ou de certains rapports de fouilles, de constater le flou qui entoure la présentation de certaines séquences stratigraphiques, surtout lorsqu'il s'agit des phases finales d'une occupation. Combien de remblais apportés pour une nouvelle phase d'occupation ont été confondus avec des niveaux de destructions ?

6. Conclusion

La multiplicité des thèmes de recherche éclairant l'évolution des villes gallo-romaines durant la seconde moitié du III^e siècle souligne, chacun à sa manière, l'importance des changements qui s'opèrent à cette époque. Souffrant d'un discrédit découlant d'une utilisation vieillie des sources littéraires et numismatiques, l'archéologie de la seconde moitié du III^e siècle n'a sans doute pas encore gagné la dimension qu'elle mérite. La situation change pourtant, au gré des découvertes récentes et des approches renouvelées des vestiges marquant les transformations, brutales ou progressives des villes. L'étendue des questions posées aujourd'hui justifie amplement un regain d'intérêt pour une période parfois négligée ou ramenée à ses manifestations les plus extrêmes. Le sujet est lourd de conséquences, car l'apparente rapidité avec laquelle le paysage urbain change fondamentalement soulève bien des interrogations sur la signification (et l'intensité) de la « romanisation », autre thème de recherche qui a fait couler beaucoup d'encre ces dernières années, particulièrement en France.

⁹² Van Ossel 1999, 61-62.

⁹³ Kasprzyk 2005, 125.

⁹⁴ Cf. note 26.

⁹⁵ Ballet, Cordier, Dieudonné-Glad 2003.

⁹⁶ Cammas *et al.* 1995 ; Galinié 2000.

⁹⁷ Harris 1979.

Bibliographie

- Arts A., Vanderhoeven A., Vander Ginst V., Vynckier G., Een vroegchristelijke kerk onder de O.L.V.-basiliek in Tongeren. *Archeologie in Limburg* 112, 2009, 3-14.
- Ballet P., Cordier P., Dieudonné-Glad N., *La ville et ses déchets dans le monde romain : rebuts et recyclages. Actes du colloque de Poitiers 2002*, Montagnac 2003 (Coll. Archéologie et histoire romaine 10).
- Balmelle C., Neiss R. (dir.), *Les maisons de l'élite à Durocortorum*, Reims, 2003 (Archéologie urbaine à Reims, 5 = Bulletin de la société archéologique champenoise, t. 96, n° 4).
- Bayard D., Massy J.-L., « Amiens romain: étude sur le développement urbain du I^{er} s. av. J.-C. au V^e s. ap. J.-C. », *Revue du Nord*, 1982, tome LXIV, n° 252, 5-26.
- Bayard D., Les villes du nord de la Gaule dans l'Antiquité tardive. In : Collectif 2004, 163-165.
- Bayard D., « Amiens 1983-2003, un bilan vingt ans après Amiens romain ». In : Hanoune 2007, 11-42.
- Béranger D., Sellès H., Ensembles du III^e et du IV^e siècles à Chartres : l'exemple de la fouille urbaine de « Cœur de ville ». In : Rivet L. (éd.), *SFECAG. Actes du colloque de Chelles, 13-16 mai 2010*, Marseille, à paraître.
- Bernhard H., « Germaneneinfälle im 3. Jahrhundert in Obergermanien ». In : *Geraubt und im Rhein versunken. Der Barbarenschatz*, Historisches Museum der Pfalz Speyer, Stuttgart 2006, 18-23.
- Bet Ph., « Un palais du Bas-Empire sur le site du «nouveau hôpital» d'Autun ». In : Chardron-Picault P. (dir.), *Hommes de feu. Hommes du feu. L'artisanat en pays Éduen*, Cat. Autun, Musée Rolin 2007, 184-195.
- Binet E., « Amiens : l'apport de deux opérations préventives (sites du Palais des Sports-Coliseum et ancien Garage Citroën ». In : Hanoune 2007, 43-61.
- Blanc P., Meylan Krause M.-F. et al., « Avenches/En Selley, investigations 1997 : quelques repères sur l'occupation tardive d'un quartier périphérique d'Aventicum (insula 56). Structures et mobilier des III^e et IV^e s. ap. J.-C. », *Bull. Ass. Pro Aventico*, 41, 1999, 25-70.
- Blanc P., « Avenches/Aventicum dans l'Antiquité tardive et au haut Moyen Age à la lumière des récentes découvertes archéologiques », *Zeitschrift Schweiz. Archäologie und Kunstgeschichte*, 59, 2002, 177-188.
- Blanc P., « Avenches/Aventicum, capitale de la cité des Hélvètes, dans l'Antiquité tardive et au haut Moyen Age ». In : Ferdière A. (éd.) 2004, 127-140.
- Blanchet A., *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques*, Paris 1900.
- Blanchet A., « Les rapports entre les dépôts monétaires et les événements militaires, politiques et économiques », *Revue Numismatique*, 4^e série, 39, 1936, 1-70 et 205-213.
- Bleckmann B., *Die Reichskrise des III. Jahrhunderts in der spätantiken und byzantinischen Geschichtsschreibung, Untersuchungen zu den nachdionischen Quellen der Chronik des Johannes Zonaras*, München 1992.
- Bonnet Ch., Peillex A. et al., *Les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre de Genève. Le centre urbain de la proto-histoire jusqu'au début de la christianisation*, Genève 2009 (Mémoires et Documents, t. 64).
- Brecht S., *Die römische Reichskrise von ihrem Ausbruch bis zu ihrem Höhepunkt in der Darstellung byzantinischer Autoren*, Rahden 1999.
- Busson D., *Paris. 75*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1998 (Carte archéologique de la Gaule).
- Cammass C., Champagne F., David Chr., Desachy B., Guyard L., « Le problème des « terres noires » sur les sites urbains tardo-antiques et médiévaux : réflexions et propositions méthodologiques à partir de l'exemple des fouilles du Collège de France à Paris », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 61, automne 1995, 22-29.
- Collart J.-L., « Au Bas-Empire, la capitale des Viromandui se trouvait-elle à Saint-Quentin ou à Vermand ? » In : Hanoune R. (dir.), *Les villes romaines du Nord de la Gaule*, Revue du Nord. Hors Série. Collection Art et Archéologie n° 10, Lille 2007, 349-393.
- Collectif, *De la Gaule à la Normandie. 2000 ans d'histoire - 30 ans d'archéologie*, Cat. Rouen, Rouen 1990.
- Collectif, *La marque de Rome. Samarobriva et les villes du nord de la Gaule*, Cat. Amiens, 2004.
- Delmaire R., « Les enfouissements monétaires, témoignages d'insécurité ? », *Revue du Nord-Archéologie*, LXXVII, 1995, 21-26.
- Delmaire R., « Bavay / Bagacum (Nord) ». In : Ferdière 2004, 367-370.
- Demoule J.-P. (dir.), *La France archéologique. Vingt ans d'aménagements et de découvertes*, Paris 2004.
- Deschamps S., Vaginay M. (éd.), *Le Mans retrouvé, archéologie et mémoire de la ville*, Cat. Le Mans 1990.
- Dupraz J., Alba-la-Romaine / Alba (Ardèche). In : Ferdière 2004, 349-353.
- Eck W., *Köln in römischer Zeit. Geschichte einer Stadt im Rahmen des Imperium Romanum*, Köln 2004 (Geschichte der Stadt Köln; Stehkämper H. [Hrsg.], Bd. 1).
- Estiot S., « Une campagne germanique de l'empereur Probus : l'atelier de Ticinum en 277-278 ». In : Demougin S., Lorient X., Cosme P., Lefebvre S. (éd.), *H.-G. Pflaum, un historien du XX^e s.*, Paris, Genève 2006 (Coll. EPHE Sciences historiques et philologiques III, Hautes études du monde gréco-romain 37), 207-251.
- Fellmann R., *La Suisse gallo-romaine. Cinq siècles d'histoire*, Lausanne 1992.
- Ferdière A. (éd.), *Capitales éphémères. Des capitales de cités perdent leur statut dans l'Antiquité tardive*, Actes Coll. Tours 2003, Tours 2004 (*Revue archéologique du Centre*, Supplément 23).
- Ferdière A., Ode B., « Genève, transformation et effacement de Javols-Anderitum ». In : Ferdière 2004, 207-217.
- Fiches J.-L. (éd.), *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire*, Actes

- Table Ronde, Aix-en-Provence, La Baume, 1995*, Sophia-Antipolis 1996.
- Fiches J.-L., Veyrac A. (dir.), Nîmes. 30/1, Paris, 1996 (Carte archéologique de la Gaule).
- Fichet de Clairfontaine F., Delaval É., Hincker V., Le Maho J., « Capitales déchues de la Normandie antique. État de la question », *In* : Ferdière 2004, 145-146.
- Flotté P., *Metz*, n° 57/2, Paris 2005 (Carte archéologique de la Gaule).
- Galinié H. (dir.), *Terres noires - I*. Tours 2000 (Documents Sciences de la ville, 6).
- Guyon J., Nin N., Rivet L., Saulnier S., *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale - I, Aix-en-Provence*, Montpellier 1998 (Revue archéologique de Narbonnaise, supplément 30).
- Gricourt D., « Deuxième section : Commentaires numismatiques ». *In* : Gricourt D., Naumann J., Schaub J., *Le mobilier numismatique de l'agglomération secondaire de Bliesbruck (Moselle), fouilles 1978-1998*, Paris 2009 (Blesa 5), 532-732.
- Hanoune R. (dir.), *Les villes romaines du Nord de la Gaule*, Lille, 2007 (Revue du Nord, Hors Série. Collection Art et Archéologie n° 10).
- Harris E.C., *Principles of Archaeological Stratigraphy*, London 1979.
- Heijmans M., *Arles durant l'Antiquité tardive. De la Duplex Arelas à l'Urbs Genesii*, Rome, 2004 (Collection de l'École française de Rome, 324).
- Heising A., Perspektiven der Limesforschung am Beispiel des Kastells Niederbieber. *In* : Henrich P. (Hrsg.), *Perspektiven der Limesforschung. 5. Kolloquium der Deutschen Limeskommission 19./20. Mai 2009 im Römisch-Germanischen Museum der Stadt Köln*, Stuttgart 2010 (Beiträge zum Welterbe Limes, Band 5), 57-71.
- Hufschmid Th., *Kastelen 3. Die jüngeren Steinbauten in den Insulae 1 und 2 von Augusta Raurica. Untersuchungen zur baugeschichtlichen Entwicklung einer römischen Domus im 2. und 3. Jahrhundert n. Chr.*, Augst 1996 (Forschungen in Augst 23).
- Kasprzyk M., *Les cités des Éduens et de Chalon durant l'Antiquité tardive (v. 260-530 env.). Contribution à l'étude de l'Antiquité tardive en Gaule centrale*, Université de Bourgogne, Thèse de doctorat de 3^e cycle, 3 tomes, 5 volumes, 2005.
- Kuhn P.-H., « Trèves – Augusta Treverorum ». *In* : Collectif 2004, 63-72.
- Lavendhomme M.-O., « La Loire. 42 », Paris 1997 (Carte archéologique de la Gaule).
- Le Cloirec G., « Carhaix / Vorgium (Finistère) ». *In* : Ferdière 2004, 381-384.
- Lequoy M.-Cl., Guillot B., *Rouen. 76/2*, Paris 2004 (Carte archéologique de la Gaule).
- Loridant F., « Décadence urbaine et Antiquité tardive à Bagacum et dans la Civitas Camaracensium », *In* : Ferdière 2004, 75-82.
- Loridant F., Louvion Chr. (collab.), « Bavay : de Saint-Riquier à Lille. Vingt années de recherches archéologiques ». *In* : Hanoune 2007, 83-91.
- Matter G., *Das römische Theater von Avenches/Aventicum. Architektur, Baugeschichte, kulturhistorische Aspekte*, Lausanne 2010 (Cahiers d'Archéologie Romande 114).
- Meissonnier J., « La circulation monétaire aux I^{er} et II^{ème} siècles, particulièrement celle des espèces de bronzes en Gaule », *in* : Kluge B., Weisser B. (éd.), *Actes du XII^e congrès international de numismatique Berlin, 1997*, I, Berlin 2000, 559-574.
- Modéran Y., *L'Empire romain tardif 235-395 ap. J.-C.*, Paris 2003.
- Monteil M., *Nîmes antique et sa proche campagne. Étude de topographie urbaine et périurbaine (fin VI^e s. av. J.-C. – VIII^e s. apr. J.-C.)*, Lattes 1999.
- Morel J. (dir.), *Le palais de Derrière la Tour à Avenches. Volume 1. Bilan de trois siècles de recherches. Chronologie, évolution architecturale, synthèse*, Lausanne 2010 (Cahiers d'Archéologie Romande 117, Aventicum XVI).
- Naveau J., « Jublains/Noviodunum (civitas des Aulerques Diablintes). Province de Lyonnaise Troisième ». *In* : Ferdière 2004, 435-438.
- Neiss R. et al., « Reims antique, vingt ans après ». *In* : Hanoune 2007, 293-308.
- Nin N., « Modalités du délaissement de l'agglomération d'Aix-en-Provence ». *In* : Fiches (dir.) 1996, 135-154.
- Petit J.-P., *Bliesbruck-Reinheim, Celtes et Gallo-Romains en Moselle et en Sarre*, Paris 2005.
- Pichon, B., *L'Aisne 02*, Paris 2002 (Carte archéologique de la Gaule).
- Pilon F. (dir.), *Châteaubateau / La Justice – L'Aumône (Programme 2005-2009). Rapport final d'opération, volume 1. Synthèse des recherches et études spécialisées*, Service régional de l'archéologie d'Île-de-France, 2009.
- Pilon F., « La Date Estimative de Perte d'une monnaie : une aide à la datation des contextes archéologiques et de leurs mobiliers ». *In* : Van Ossel P. (dir.), Bertin P., Séguier J.-M. (collab.), *Les céramiques de l'Antiquité tardive en Île-de-France et dans le Bassin parisien. Volume II. Synthèses*, Nanterre 2011 (*Dioecesis Galliarum*. Document de travail n° 9), 1-12.
- Provost M., Mennessier-Jouannet Chr., « Clermont-Ferrand. 63/1 », Paris 1994 (Carte archéologique de la Gaule).
- Quett H.H. (dir.), *La « crise » de l'Empire romain, de Marc-Aurèle à Constantin*, Paris 2006.
- Raepsaet-Charlier M.-Th., Vanderhoeven, A., « Tongres au Bas-Empire romain ». *In* : Ferdière 2004, 51-73.
- Rivet L., Brentchaloff D., Roucole S., Saulnier S., *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale. 2. Fréjus*, Montpellier, 2000 (Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 32).

- Rogeret I., *La Seine-Maritime 76*, Paris 1997 (Carte archéologique de la Gaule).
- Rollet Ph., Balmelle A., Berthelot F., Neiss R., Reims (Marne). *Le quartier gallo-romain de la rue de Venise et sa réoccupation à l'époque Moderne*, Bulletin de la Société archéologique champenoise, n° 2-3, 2001 (Archéologie Urbaine n°4).
- Schwarz P.-A., Schaub M., « Die spätrömische Befestigung auf Kastelen in Augst BL. Ein Vorbericht », *Jahresberichte aus Augst und Kaiseraugst* 11, 1990, 25-51.
- Schwarz P.-A., « Zur Spätzeit von *Augusta Raurica* ». In : Schallmayer E. (Hrsg.), *Niederbieber, Postumus und der Limesfall. Stationen eines politischen Prozesses, Berichte des 1. Saalburgkolloquiums*, Bad Homburg v.d. H., 1996 (Saalburg Schriften, Band 3), 60-68.
- Schwarz P.-A., *Kastelen 4. Die Nordmauer und die Überreste der Innenbebauung der spätrömischen Befestigung auf Kastelen*, Augst 2002 (Forschungen in Augst 24).
- Schwarz P.-A., « Augst / *Augusta Raurica* (Suisse), *civitas* des Rauraques, province de Germanie Première ». In : Ferdière 2004, 355-359.
- Valette P., « Feurs / *Forum Segusiavorum* (Loire) ». In : Ferdière 2004, 423-426.
- Van Ossel P., *La villa romaine sur le Hody à Hamois*. In : *Activités '80 du S.O.S.-Fouilles, 2/1981*, Bruxelles 1981, 117-135.
- Van Ossel P., « Villes et campagnes durant l'Antiquité tardive : Auxerre et les *villae* de l'Auxerrois ». In : *CEM 1. Études et Travaux 1998-1999*, Auxerre, Centre d'étude médiévales 1999, 59-63.
- Van Ossel P., « De la *villa* au village : les prémices d'une mutation ». In : Yante J.-M., Bultot-Verleysen A.-M. (éd.), *Autour du « village ». Établissements humains, finages et communautés rurales entre Seine et Rhin (IV^e-XIII^e siècles)*. Actes coll. Louvain-la-Neuve, 2003, Louvain-la-Neuve 2010, 219-236.
- Vanderhoeven A., « Tongres / *Atuatuca* (Belgique) ». In : Ferdière 2004, 481-485.
- Vanhoutte S., « Het Romeinse castellum van Oudenburg (prov. West-Vlaanderen) herontdekt : de archeologische campagne van augustus 2001 tot april 2005 ter hoogte van de zuidwesthoek. Interim-rapport », *Relicta* 3, 2007, 199-236.
- Vanvinckenroye W., *Tongeren romeinse stad*, Tongeren 1975 (Publikaties van het provinciaal gallo-romeins museum te Tongeren, 23).
- Vipard P., *La cité d'Areghenua (Vieux, Calvados), Chef-lieu des Viducasses. État des connaissances*, Paris 2002.
- Vipard P., « Un exemple d'échec urbain en Gaule Lyonnaise : *Areghenua*, chef-lieu des Viducasses (Vieux, Calvados) ». In : Bouet P., Neveux F. (éd.), *Les villes normandes au Moyen-Âge. Actes coll. Cérisy-la-Salle 2003*, Caen 2006, 29-44.
- Whittaker D., « L'importance des invasions du Bas-Empire : peut-on faire confiance aux historiens ? ». In : Thollard P. (éd.), *Actes XVII^e Journée d'étude du Centre de recherches archéologiques de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille III, 1994*, Rev. Nord LXXVII, 63, 1995, 11-20.
- Wiblé F., « Martigny / *Octodurus* (Suisse) ». In : Ferdière 2004, 451-456.
- Witschel Chr., *Krise-Rezession-Stagnation? Der Westen des römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr.*, Frankfurt a. Main 1999.

Paul Van Ossel
 Université de Paris Ouest, Nanterre — La Défense
 UMR ArScAn
 Archéologie de la Gaule
 F - 92023 Nanterre
 paul.vanossel@wanadoo.fr